

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

II

(Suite.)

—Oui, répondit-il avec un tremblement visible ; mais cela pourrait ne jamais arriver, vous savez ; et... et...

Elle posa sa main sur son épaule et le regarda droit en face.

—Mais cela pourrait arriver, Rivolat, dit-elle. Ils pourraient périr.—Elle s'arrêta.—Je veux dire que tous deux pourraient mourir. Béatrice est très-délicate et Raoul risquerait sa vie... pour un papillon.

Ernest Rivolat serra les dents ; ses narines se dilatèrent, il respira difficilement et se sentit prêt à défaillir.

—Vous savez, continua-t-elle d'un ton qui le fit bondir ; vous savez que si ces immenses propriétés n'appartenaient un jour, avec tout ce que possède M. de Romilly, je serais maîtresse de mes actes et que je serais libre de donner ma main à qui m'aurait témoigné du dévouement et de la patience.

De grosses gouttes de sueur perlèrent sur le front du jeune homme. Il avait peine à respirer et il lui était impossible d'articuler une parole.

—Que me conseilleriez-vous ? murmura-t-elle.

Il se pencha vers elle et répondit, en faisant un effort pour arracher les mots de son gosier :

—Hélène, je suis prêt à faire beaucoup pour vous : mais... mais... je ne puis vous conseiller en ce moment, je suis incapable de penser. Je vous enverrai le docteur Vargat.

—Qui est le docteur Vargat ? demanda-t-elle avec une surprise très-bien jouée.

—Vous pourrez lui confier vos secrets les plus importants, quand même une indiscretion de sa part pourrait entraîner votre perte, répliqua-t-il. Vous le trouverez à votre coude alors que vous vous y attendrez le moins. Il vous communiquera mes pensées et il vous aidera de ses avis et de son expérience.

Le son de la cloche de la Tour-Blanche arriva jusqu'à eux.

Hélène tressaillit.

—Le premier coup de cloche pour le dîner, dit-elle. Je n'aurai que le temps de rentrer. Prenez garde qu'on vous aperçoive, monsieur Rivolat. Nous nous reverrons. Adieu !

Et elle s'éloigna rapidement.

Ernest Rivolat la suivit des yeux et murmura tout bas :

—Deux vies la séparent de toutes les propriétés, deux vies, en ne comptant pas celle du baron. Oui, je l'épouserai, et j'aurai la fortune. C'est un parti hardi que celui qu'elle a suggéré là ; mais je ne suis, après tout, qu'un mendiant, et je n'ai pas le droit d'être difficile sur les moyens d'arriver. Je risquerai mon âme, mais je serai seigneur et maître de la Tour-Blanche.

Il s'enfonça dans la partie la plus épaisse du bois et disparut.

Hélène n'avait pas fait vingt pas qu'une personne se dressa silencieusement à une petite distance de l'endroit où elle et Ernest Rivolat avaient eu leur entretien.

C'était une femme de haute taille, enveloppée dans un manteau sombre qui lui cachait tout le bas du visage.

—Voilà qui m'aidera à compléter ma vengeance, murmura cette femme entre ses dents ; laissons-la faire. Elle agira, mais c'est

moi qui dirigerai les coups. Malheur à toi, baron de Romilly, tant qu'il te restera un souffle de vie ! Malheur à toi !

Elle agita ses bras dans la direction du château, dont le sombre édifice apparaissait à travers les arbres, proféra une malédiction et s'éloigna lentement.

III.—LE DOCTEUR VARGAT FAIT SA PREMIÈRE APPARITION.

La Tour-Blanche était, avons-nous dit, une superbe et magnifique résidence. Indépendamment de bois immenses, d'un parc admirable, il y avait d'énormes étendues de terrain couvert de grands arbres, tels qu'il aurait été difficile d'en trouver à cinquante lieues à la ronde. Des fermes, avec de gras pâturages, étaient, en outre, une source de riches revenus. Ce qu'il y avait surtout de remarquable, c'était le soin avec lequel tout était en ordre. Des propriétés aussi belles et aussi productives n'avaient pas manqué d'exciter la convoitise ; et, parmi ceux qui avaient le plus grand désir d'en avoir un jour la possession, était le duc de Flamanville, dont le manoir était à quelques lieues de la Tour-Blanche.

Le jeune duc de Flamanville était, depuis peu de temps, en possession du titre et de l'héritage de ses ancêtres. Il était ambitieux ; il avait une idée très-exagérée de son rang ; mais, comme il n'ignorait pas que ses propriétés étaient loin d'être en rapport avec ses prétentions, il avait la ferme volonté de les agrandir.

La description qu'on lui avait faite de la Tour-Blanche et ce qu'on lui avait dit de ses revenus, avait fait naître chez lui l'envie d'annexer ces possessions aux siennes. Il se fit ce raisonnement que, pour placer une couronne ducal sur le front de sa fille, le baron de Romilly consentirait, sans nul doute, à lui donner la Tour-Blanche avec toutes ses dépendances.

On lui avait appris qu'une jeune personne, en âge de se marier, résidait avec le baron, il s'était imaginé tout naturellement que c'était sa fille. Il se décida donc à aller faire une visite à son voisin, sous un prétexte de simple courtoisie, mais en réalité pour se rendre compte du sacrifice qu'il lui faudrait faire pour s'assurer la possession de la fortune du baron de Romilly.

Comme tous les habitants du voisinage, il connaissait les histoires dont le baron "Malchance" était le héros.

Il savait comment le baron avait voulu rendre un service d'argent à l'un des membres de sa famille et comment son intervention avait amené la folie d'une jeune fille et la destruction de toute la maison ; comment sa mère, dans un accès de frénésie, s'était précipitée du haut de la tour, et comment son père avait été tué d'un coup de tonnerre le jour même où avait lieu le mariage de son fils.

Il savait comment les parents de sa femme étaient morts mystérieusement, à quelques heures les uns des autres ; comment sa femme, à lui, avait été tuée, soi-disant, par la décharge d'un fusil qu'il portait tranquillement sur son bras ; comment il avait perdu son premier enfant, sans qu'on pût jamais découvrir comment cet enfant avait disparu ; comment, en un mot, son contact avait été une cause de dévastation et de malheurs pour tous ceux qu'il prétendait aimer, et cela, tandis que ses biens et sa fortune prospéraient magnifiquement entre ses mains.

Tous ces récits, le duc les connaissait ; mais l'espoir qu'il avait de voir un jour ses terres s'étendre jusqu'à la Tour-Blanche,

l'empêchait de croire au quart de ce qu'on racontait.

Il savait qu'il n'y a guère de grande famille qui n'ait ses traditions, et que la plupart de ces traditions reposent sur une base très-fragile. Ce qu'on disait du baron de Romilly, lui faisait donc l'effet de bavardages plus ou moins sérieux, tandis que la Tour-Blanche avait une valeur positive.

Un jour donc, il partit à cheval, suivi seulement d'un domestique, pour faire la visite qu'il méditait depuis longtemps. Il eut la chance, en arrivant près du château, que son cheval devint boiteux.

Il se dirigea alors vers le parc et envoya son domestique faire connaître l'embarras où il se trouvait et savoir si l'on pouvait venir à son aide. En attendant, il continua à marcher lentement le long de l'avenue en traînant son cheval par la bride.

Comme il l'avait espéré, le baron de Romilly ne tarda pas à apparaître à cheval, accompagné de deux ou trois domestiques et du groom du duc qui amenait une superbe jument.

Le baron invita le duc à entrer à la Tour-Blanche, mais il ne fut ni aussi empressé ni aussi pressant qu'on aurait pu penser. Le duc qui avait un objet en vue, se laissa, toutefois, aisément persuader et même ne prit pas garde à l'espèce de froileur avec laquelle on l'accueillait.

Tout en traversant le parc et les jardins, le duc promena ses regards à droite et à gauche, jusque vers les collines où l'on apercevait son manoir.

—Une belle propriété que vous avez-là, monsieur le baron, dit-il.

—Une belle propriété, en effet, monsieur le duc, répliqua le baron sèchement.

—Voilà un singulier garçon, se dit le duc : fier, bourru et pointilleux. Il faut que je le manie avec prudence.

Le duc entra dans une salle spacieuse, et fut conduit, par le grand escalier, dans un superbe salon qu'il voulut bien se donner la peine d'admirer.

Il exprima ensuite le désir de visiter les galeries de tableaux que possédait la Tour-Blanche, et dont il avait entendu faire l'éloge. Le baron s'empressa de l'y conduire. Il passa de là dans une antique chapelle et parcourut ensuite les divers appartements auxquels se rattachait le souvenir d'un fait historique ou d'une tragédie domestique.

Le duc commençait à être singulièrement fatigué, mais il conserva son air calme et déclara qu'il était enchanté, ravi. Ce fut avec plaisir qu'il s'entendit inviter à partager une collation qu'on avait préparée exprès pour lui, parcequ'il était maintenant édifié sur la valeur du château et de ses dépendances, et qu'il ne lui restait plus qu'à savoir si la jeune fille qui devait lui donner tout cela était telle qu'il pût accepter sa servitude.

Il répondit donc qu'il était prêt à se rendre à la collation, et c'était la vérité, car son appétit avait été aiguisé par une longue course, et son estomac commençait à se montrer exigeant.

Le baron le conduisit dans un bel appartement où le repas était servi et où il trouva deux jeunes personnes et un jeune garçon qui attendaient debout, le moment de lui être présentés.

L'une des jeunes personnes n'était qu'une enfant ; l'autre lui fit ouvrir de grands yeux.

Il fut convaincu, en une seconde, qu'il n'avait jamais rien vu de plus charmant ni de plus gracieux.

Cette jeune fille avait une figure adorable, un air vraiment aristocratique, et des yeux !

Ce furent surtout les yeux qui le frap-